

Simone de Beauvoir

# Les mandarins

## I

VesalBookshop.com

Gallimard

à Nelson Algren

**VesalBookshop.com**

## Table des matières

CHAPITRE PREMIER.....	6
CHAPITRE II.....	81
CHAPITRE III .....	131
CHAPITRE IV .....	277
CHAPITRE V.....	378

VesalBookshop.com

Simone de Beauvoir a écrit des Mémoires où elle nous donne elle-même à connaître sa vie, son œuvre. Quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses* et *Tout compte fait*, auxquels s'adjoint le récit de 1964 *Une mort très douce*. L'ampleur de l'entreprise autobiographique trouve sa justification, son sens, dans une contradiction essentielle à l'écrivain : choisir lui fut toujours impossible entre le bonheur de vivre et la nécessité d'écrire ; d'une part la splendeur contingente, de l'autre la rigueur salvatrice. Faire de sa propre existence l'objet de son écriture, c'était en partie sortir de ce dilemme.

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908. Elle fit ses études jusqu'au baccalauréat dans le très catholique Cours Désir. Agrégée de philosophie en 1929, elle enseigna à Marseille, à Rouen et à Paris jusqu'en 1943. *Quand prime le*

*spirituel* fut achevé bien avant la guerre de 1939 mais ne paraîtra qu'en 1979. C'est *L'Invitée* (1943) qu'on doit considérer comme son véritable début littéraire. Viennent ensuite *Le sang des autres* (1945), *Tous les hommes sont mortels* (1946), *Les mandarins*, roman qui lui vaut le prix Goncourt en 1954 *Les belles images* (1966) et *La femme rompue* (1968).

Outre le célèbre *Deuxième sexe*, paru en 1949, et devenu l'ouvrage de référence du mouvement féministe mondial, l'œuvre théorique de Simone de Beauvoir comprend de nombreux essais philosophiques ou polémiques, tels *Privilèges* (1955, réédité sous le titre du premier article *Faut-il brûler Sade ?*) et *La vieillesse* (1970). Elle a écrit, pour le théâtre, *Les bouches inutiles* (1945) et a raconté certains de ses voyages dans *L'Amérique au jour le jour* (1948) et *La Longue Marche* (1957).

Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir a publié *La cérémonie des adieux* (1981) et les *Lettres au Castor* (1983) qui rassemblent une partie de l'abondante correspondance qu'elle reçut de lui. Jusqu'au jour de sa mort, le 14 avril 1986, elle a collaboré activement à la revue fondée par Sartre et elle-même, *Les temps modernes*, et manifesté sous des formes diverses et innombrables sa solidarité totale avec le féminisme.

## CHAPITRE PREMIER

### I

Henri jeta un dernier regard sur le ciel : un cristal noir. Mille avions saccageant ce silence, c'était difficile à imaginer ; pourtant les mots se carambolaient dans sa tête avec un bruit joyeux : offensive stoppée, débâcle allemande, je vais pouvoir partir. Il tourna le coin du quai. Les rues sentiraient l'huile et la fleur d'oranger, des gens jacasseraient aux terrasses illuminées, il boirait du vrai café au son des guitares. Ses yeux, ses mains, sa peau avaient faim : quel long jeûne ! Il monta lentement l'escalier glacé.

– Enfin ! Paule l'étreignait comme si elle l'avait retrouvé après de longs dangers ; par-dessus son épaule, il regarda le sapin clinquant que reflétaient à l'infini les grands miroirs ; la table était chargée d'assiettes, de verres, de bouteilles ; des touffes de gui et de houx gisaient en vrac au pied d'un escabeau ; il se dégagea et lança son pardessus sur le divan.

– As-tu entendu la radio ? il y a de bonnes nouvelles.

– Ah ! dis-moi vite Elle n'écoutait jamais la radio, elle ne voulait apprendre les nouvelles que de sa bouche.

– Tu n'as pas remarqué comme il fait clair ce soir ? on parle de mille avions sur les arrières de von Rundstedt.

– Mon Dieu ! alors ils ne reviendront pas.

– Il n'a jamais été question qu'ils reviennent.

Pour être sincère, l'idée lui avait traversé la tête à lui aussi.

Paule sourit mystérieusement : « J'avais pris mes précautions.

– Quelles précautions ?

– Au fond de la cave, il y a un cagibi ; j'ai demandé à la concierge de le dégager : tu te serais caché là.

– Tu n'aurais pas dû parler de ça à la concierge : c'est comme ça qu'on crée des paniques. »

Elle serrait dans sa main gauche les pointes de son châle, elle avait l'air de protéger son cœur.

– Ils t'auraient fusillé, dit-elle. Toutes les nuits je les entends : ils frappent, j'ouvre, je les vois.

Immobile, les yeux mi-clos, elle semblait vraiment entendre des voix.

– Ça n'arrivera pas, dit Henri gaiement.

Elle ouvrit les yeux et laissa retomber ses mains.

– La guerre est vraiment finie ?

– Il n'y en a plus pour longtemps. Henri installa l'escabeau sous la grosse poutre qui barrait le plafond : « Veux-tu que je t'aide ?

– Les Dubreuilh vont venir m'aider.

– Pourquoi les attendre ? »

Il prit le marteau ; Paule posa la main sur son bras : « Tu ne vas pas travailler ?

– Pas ce soir.

– Tu dis ça tous les soirs. Il y a maintenant plus d'un an que tu n'as rien écrit.

– Ne t'inquiète pas : j'ai envie d'écrire.

– Ce journal te prend trop de temps ; regarde à quelle heure tu rentres. Je suis sûre que tu n'as rien mangé. Tu n'as pas faim ?

– Pas pour l'instant.

– Tu n'es pas fatigué ?

– Mais non. »

Sous ces yeux qui le dévoraient avec sollicitude il se sentait un grand trésor fragile et dangereux : c'était ça qui le fatiguait. Il monta sur l'escabeau et se mit à frapper sur un clou à petits coups prudents : la maison n'était pas jeune.

– Je peux même te dire ce que j'écirai : ça sera un roman gai.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Paule d'une voix inquiète.

– Juste ce que je dis j'ai envie d'écrire un roman gai.

Pour un peu il l'aurait inventé sur place ce roman, ça l'aurait amusé d'y réfléchir à voix haute, mais Paule rivait sur lui un regard si intense qu'il se tut.

– Passe-moi la grosse touffe de gui.

Il suspendit avec précaution la boule verte piquée de petits yeux blancs, et Paule lui tendit un autre clou. Oui, la guerre était finie : du moins pour lui ; ce soir c'était une vraie fête ; la paix commençait, tout recommençait : les fêtes, les loisirs, le plaisir, les voyages, peut-être le bonheur, sûrement la liberté.



Il acheva d'accrocher au long de la poutre le gui, le houx, les guirlandes de cheveux d'ange.

– Ça va ? demanda-t-il en descendant de l'escabeau.

– C'est parfait. Elle s'approcha du sapin, redressa une des bougies : « S'il n'y a plus de danger, tu vas partir pour le Portugal ?

– Naturellement.

– Tu ne travailleras encore pas pendant ce voyage

– Je ne suppose pas. »

Elle tripotait d'un air hésitant une des boules dorées qui se balançaient aux branches et il dit les mots qu'elle attendait :

– Je suis désolé de ne pas t'emmener.

– Je sais bien que ça n'est pas de ta faute. Ne te désole pas : j'ai de moins en moins envie de courir le monde. A quoi ça sert-il ? Elle sourit : « Je t'attendrai attendre, quand c'est dans la sécurité, ce n'est pas ennuyeux. »

Henri eut envie de rire : A quoi ça sert-il ? Quelle question ! Lisbonne. Porto. Cintra. Coïmbre. Les beaux noms ! Et il n'avait même pas besoin de les prononcer pour sentir la joie lui sauter à la gorge. Il lui suffisait de se dire : Je ne serai plus ici ; je serai ailleurs. Ailleurs : c'était un mot encore plus beau que les plus beaux noms.

– Tu ne vas pas t'habiller ? demanda-t-il.

– J'y vais.

Elle monta l'escalier intérieur et il s'approcha de la table. Réflexion faite, il avait faim mais dès qu'il avouait un appétit l'inquiétude ravageait les traits de Paule ; il coucha un morceau de pâté sur une tranche de pain et mordit dedans. Il se dit avec décision : « En revenant du Portugal, j'irai m'installer à l'hôtel. » C'est tellement agréable de rentrer le

soir dans une chambre où personne ne vous attend ! Même au temps où il était amoureux de Paule, il avait toujours tenu à avoir ses quatre murs à lui. Seulement, entre 39 et 40 Paule tombait chaque nuit morte sur son cadavre affreusement mutilé : quand il lui avait été rendu, comment aurait-il osé rien lui refuser ? Et puis le couvre-feu rendait cette combinaison commode. « Tu pourras toujours t'en aller », disait-elle : il n'avait pas encore pu. Il saisit une bouteille et enfonça le tire-bouchon dans le liège crissant. En un mois Paule s'habituerait à se passer de lui : et si elle ne s'habituerait pas, tant pis. La France n'était plus une prison, les frontières s'ouvriraient, la vie ne devait plus être une prison. Quatre ans d'austérité, quatre ans à ne s'occuper que des autres : c'est beaucoup, c'est trop. Il était temps qu'il s'occupe un peu de lui. Et pour ça il avait besoin d'être seul et d'être libre. Ce n'est pas facile de se retrouver au bout de quatre ans ; il y avait un tas de choses qu'il devait tirer au clair. Lesquelles ? eh bien, il ne le savait pas clairement, mais là-bas, tout en se promenant dans les petites rues qui sentent l'huile, il essaierait de faire le point. De nouveau il eut un coup au cœur : le ciel serait bleu, du linge flotterait aux fenêtres. Il marcherait, les mains dans les poches, en touriste, au milieu de gens qui ne parleraient pas sa langue et dont les soucis ne le concerneraient pas. Il se laisserait vivre, il se sentirait vivre : ça suffirait peut-être pour que tout devienne clair.

– Que c'est gentil ! tu as débouché toutes les bouteilles !  
Paule descendait l'escalier à petits pas soyeux.

– Décidément, tu es vouée au violet ! dit-il avec un sourire.

– Mais tu adores le violet ! dit-elle. Il adorait le violet depuis dix ans : dix ans, c'est long. « Tu ne l'aimes pas cette robe ?

– Oh ! elle est très jolie, dit-il avec empressement. Je pensais seulement qu'il y a d'autres couleurs qui t'iraient bien : le vert par exemple, lança-t-il au hasard.

– Le vert ? tu me vois en vert ? »

Elle s'était plantée devant une des glaces, l'air désespéré ; c'était tellement inutile ! en vert ou en jaune, jamais il ne la retrouverait telle que dix ans plus tôt il l'avait désirée quand elle lui avait tendu d'un geste nonchalant ses longs gants violets. Il lui sourit : « Viens danser.

– Oui, dansons », dit-elle d'une voix si ardente qu'Henri se glâça. Leur vie commune avait été tellement morne pendant cette dernière année que Paule elle-même avait paru s'en dégoûter ; mais elle avait brusquement changé au début de septembre ; à présent dans toutes ses paroles, ses baisers, ses regards, il y avait un frémissement passionné. Quand il l'enlaça, elle se colla à lui et elle murmura :

– Tu te rappelles, la première fois que nous avons dansé ensemble ?

– A la Pagode, oui ; tu m'as dit que je dansais très mal.

– C'était le jour où je t'ai révélé le Musée Grévin ; tu ne connaissais pas le Musée Grévin, tu ne connaissais rien, dit-elle d'une voix attendrie. Elle appuya son front contre la joue d'Henri : « Je nous revois. »

Lui aussi, il se revoyait. Ils étaient montés sur un socle au milieu du Palais des Mirages et partout autour d'eux leur couple s'était multiplié à l'infini parmi des forêts de colonnes : « Dis-moi que je suis la plus belle des femmes. – Tu es la plus

belle des femmes. – Et tu seras l'homme le plus glorieux du monde. » Il tourna les yeux vers un des grands miroirs : leur couple enlacé se répétait à l'infini au long d'une allée de sapins et Paule lui souriait d'un air émerveillé. Est-ce qu'elle ne se rendait pas compte que ça n'était plus le même couple ?

– On a frappé, dit Henri ; il se précipita vers la porte ; c'était les Dubreuilh, chargés de paniers et de cabas ; Anne serrait dans ses bras une gerbe de roses et Dubreuilh avait jeté sur son épaule d'énormes grappes de piments rouges ; Nadine les suivait, l'air maussade.

– Joyeux Noël !

– Joyeux Noël !

– Vous savez la nouvelle ? l'aviation a enfin pu donner.

– Oui, mille avions !

– Ils sont nettoyés.

– C'est la fin.

Dubreuilh déposa sur le divan la brassée de fruits rouges : « Voilà pour décorer votre petit bordel.

– Merci », dit Paule sans chaleur. Ça l'agaçait que Dubreuilh appelât ce studio son bordel : à cause de toutes ces glaces et de ces tentures rouges, disait-il. Il inspectait la pièce : « Il faut les suspendre à la poutre du milieu ; ça sera plus joli que ce gui.

– J'aime le gui, dit Paule, d'une voix ferme.

– C'est bête le gui, c'est rond, c'est historique ; et puis c'est un parasite.

– Accrochez les piments en haut de l'escalier, le long de la balustrade, suggéra Anne.

– Ici ça serait beaucoup mieux, dit Dubreuilh.

– Je tiens à mon gui et à mon houx, dit Paule.

– Bon, bon ; vous êtes chez vous », dit Dubreuilh ; il fit signe à Nadine : « Viens m'aider. »

Anne déballait des rillettes, du beurre, des fromages, des gâteaux. « Ça c'est pour le punch », dit-elle en posant sur la table deux bouteilles de rhum. Elle mit un paquet dans les mains de Paule : « Tiens, c'est ton cadeau ; et voilà pour vous, dit-elle en tendant à Henri une pipe de terre, une serre d'oiseau étreignant un petit œuf ; exactement la pipe que Louis fumait, quinze ans plus tôt.

– C'est formidable ; voilà quinze ans que j'ai envie d'une pipe pareille, comment avez-vous deviné ?

– Parce que vous me l'avez dit !

– Un kilo de thé ! tu me sauves la vie, s'exclama Paule, et comme il sent bon : du vrai thé ! »

Henri se mit à tailler des tartines ; Anne les enduisait de beurre et Paule de rillettes tout en observant anxieusement Dubreuilh qui enfonçait des clous à grands coups de marteau.

– Vous savez ce qui manque ici ? cria-t-il à Paule. Un grand lustre en cristal. Je vous en trouverai un.

– Mais je n'en veux pas !

Dubreuilh suspendit les grappes de piment et descendit l'escalier.

– Pas mal ! dit-il en examinant son travail d'un œil critique. Il s'approcha de la table et ouvrit un sachet d'épices ; ça faisait des années qu'à la moindre occasion il confectionnait ce punch dont il avait recueilli la recette à Haïti. Appuyée à la balustrade, Nadine mâchonnait un piment ; à dix-huit ans, en dépit de ses vagabondages dans des lits français et américains, elle semblait encore en plein âge ingrat.

– Ne mange pas le décor, lui cria Dubreuilh. Il vida une bouteille de rhum dans le saladier et se tourna vers Henri : « J'ai rencontré Samazelle avant-hier, et je suis bien content parce qu'il a l'air disposé à marcher avec nous Vous êtes libre demain soir ?

– Je ne peux pas quitter le journal avant onze heures, dit Henri.

– Passez à onze heures, dit Dubreuilh ; on doit discuter le coup et je voudrais beaucoup que vous soyez là. »

Henri sourit : « Je ne vois pas bien pourquoi.

– Je lui ai dit que vous travaillez avec moi, mais votre présence aura plus de poids.

– Je ne pense pas qu'un type comme Samazelle y attache beaucoup d'importance, dit Henri en continuant à sourire. Il doit bien savoir que je ne suis pas un homme politique.

– Mais il pense comme moi qu'il ne faut plus abandonner la politique aux politiciens, dit Dubreuilh. Venez, même si ce n'est que pour un petit moment ; il y a un groupe intéressant derrière lui, Samazelle, des types jeunes, il nous les faut.

– Écoutez, vous n'allez pas encore parler de politique ! dit Paule d'une voix fâchée. C'est fête ce soir

– Et alors ? dit Dubreuilh. Les jours de fête c'est défendu de parler de ce qui intéresse ?

– Mais pourquoi tenez-vous à embarquer Henri dans cette histoire ! dit Paule. Il se fatigue déjà assez et il vous a dit vingt fois que la politique l'ennuie.

– Je sais, vous me prenez pour un vicieux qui essaie de débaucher ses petits camarades, dit Dubreuilh en souriant. Mais la politique n'est pas un vice, ma beauté, ni un jeu de

société. Si une nouvelle guerre éclatait dans trois ans, vous seriez la première à vous plaindre.

– Ça c'est du chantage ! dit Paule. Quand cette guerre aura fini de finir, personne n'aura envie d'en recommencer une autre.

– Vous croyez que ça compte, les envies des gens ! » dit Dubreuilh.

Paule allait répondre, mais Henri lui coupa la parole : « Vraiment, dit-il, sans mauvaise volonté, je n'ai pas de temps.

– Le temps ne manque jamais, dit Dubreuilh.

– A vous, non, dit Henri en riant ; mais moi je suis un être normal ; je ne peux pas travailler vingt heures d'affilée ni me passer de sommeil pendant un mois.

– Mais moi non plus ! dit Dubreuilh. Je n'ai plus mes vingt ans. On ne vous en demande pas tant », ajouta-t-il en goûtant le punch d'un air inquiet.

Henri le regarda gaiement : vingt ans ou quatre-vingts, Dubreuilh aurait toujours l'air aussi jeune à cause de ces yeux énormes et rieurs qui dévoraient tout. Quel fanatique ! Par comparaison Henri était tenté souvent de se juger dissipé, paresseux, inconsistent ; mais c'était inutile de se forcer. A vingt ans, il admirait tant Dubreuilh qu'il s'était cru obligé de le singer ; résultat : il avait tout le temps sommeil, il se bourrait de drogues, il somnait dans l'imbécillité. Il fallait qu'il en prît son parti : privé de loisirs, il perdait le goût de vivre et du même coup celui d'écrire, il se transformait en machine. Pendant quatre ans il avait été une machine, maintenant il tenait avant tout à redevenir un homme.

– Je me demande à quoi mon inexpérience pourrait bien vous servir, dit-il.

– Ça a ses bons côtés, l'inexpérience, dit Dubreuilh ; il eut un petit sourire : « Et puis à l'heure qu'il est, vous avez un nom qui représente beaucoup, pour beaucoup de gens. » Son sourire s'accrut : « Samazelle a traîné avant la guerre dans toutes les fractions et fractions de fractions, mais ce n'est pas pour ça que je veux l'avoir : c'est parce qu'il est un héros du maquis, son nom porte. »

Henri se mit à rire ; jamais Dubreuilh ne lui semblait plus ingénu que lorsqu'il se voulait cynique ; Paule avait raison de l'accuser de chantage : s'il avait cru à l'imminence d'une troisième guerre, il n'aurait pas été de si bonne humeur. La vérité c'est qu'il voyait s'ouvrir des possibilités d'action et qu'il grillait de les exploiter. Henri se sentait moins enthousiaste. Évidemment, il avait changé depuis 39. Autrefois, il était de gauche parce que la bourgeoisie le dégoûtait, parce que l'injustice l'indignait, parce qu'il considérait tous les hommes comme des frères : de beaux sentiments généreux qui ne l'engageaient à rien. Il savait maintenant que s'il voulait vraiment se désolidariser de sa classe, il fallait qu'il paie de sa personne. Malefilatre, Bourgoin, Picard avaient laissé leur peau à la lisière du petit bois, mais il penserait toujours à eux comme à des vivants. Il était attablé avec eux devant un civet de lapin, ils buvaient du vin blanc, et sans beaucoup y croire, ils parlaient de l'avenir ; quatre griveton ; mais la guerre finie ça ferait de nouveau un bourgeois, un paysan, deux métallos ; Henri avait compris à cet instant qu'aux yeux des trois autres et aux siens, il apparaîtrait comme un privilégié plus ou moins honteux, mais consentant, il ne serait plus des leurs ; pour rester leur copain, il n'y aurait qu'un moyen : continuer à faire des



choses avec eux. Il avait mieux compris encore quand en 41 il avait travaillé avec le groupe de Bois-Colombes ; au début ça n'avait pas marché tout seul. Flamand l'exaspérait en répétant à tout bout de champ : « Tu comprends, moi je suis un ouvrier, je raisonne comme un ouvrier. » Mais grâce à lui Henri avait touché du doigt quelque chose qu'il ignorait auparavant, dont désormais il sentirait toujours la menace : la haine. Il l'avait désarmée : dans l'action commune, ils l'avaient reconnu pour leur camarade ; mais si jamais il redevenait un bourgeois indifférent, elle renaîtrait et à bon droit. A moins qu'il ne fasse la preuve du contraire, il était un ennemi pour des centaines de millions d'hommes, un ennemi de l'humanité. Il ne voulait de ça à aucun prix : il ferait la preuve. Le malheur, c'est que l'action avait changé de figure. La Résistance était une chose, la politique une autre. C'était loin de passionner Henri, la politique. Et il savait ce que signifiait un mouvement comme celui qu'envisageait Dubreuilh : comités, conférences, congrès, on parle, on parle ; et il faut sans fin manœuvrer, transiger, accepter des compromis boiteux ; temps perdu, concessions rageuses, sombre ennui, rien de plus rebutant. Diriger un journal, ça c'était un travail qu'il aimait ; mais évidemment l'un n'empêchait pas l'autre et même, les deux se complétaient ; impossible d'utiliser *L'Espoir* comme alibi. Non, Henri ne se sentait pas le droit de se défilier ; il essaierait seulement de limiter les frais.

– Mon nom, quelques actes de présence, je ne peux pas vous refuser ça, dit-il. Mais il ne faut pas me demander beaucoup plus.

– Je vous demanderai sûrement plus, dit Dubreuilh.

– En tout cas, pas tout de suite. D'ici mon départ, j'ai du travail par-dessus la tête.

Dubreuilh planta son regard dans les yeux d'Henri : « Ça tient toujours, ce projet de voyage ?

– Plus que jamais. Dans trois semaines au plus tard je m'en vais. »

Dubreuilh dit d'une voix fâchée : « Ce n'est pas sérieux !

– Ah ! je suis tranquille ! dit Anne en le regardant d'un air narquois. Si vous aviez envie d'aller vous promener, vous iriez et vous expliqueriez que c'est la seule chose intelligente à faire.

– Mais je n'en ai pas envie, c'est ma supériorité, dit Dubreuilh.

– Je dois dire que les voyages, ça me semble un mythe », dit Paule ; elle sourit à Anne : « Une rose que tu m'apportes me donne plus que les jardins de l'Alhambra après quinze heures de train.

– Oh ! ça peut être passionnant un voyage, dit Dubreuilh ; mais en ce moment, c'est encore bien plus passionnant d'être ici.

– Eh bien, moi, j'ai tellement envie d'être ailleurs qu'au besoin je partirais à pied avec des pois secs plein mes souliers, dit Henri.

– Et *L'Espoir*, vous le plaquez comme ça pendant un mois ?

– Luc s'en tirera très bien sans moi », dit Henri.

Il les regarda tous les trois avec étonnement. « Ils ne se rendent pas compte ! » Toujours les mêmes têtes, le même décor, les mêmes conversations, les mêmes problèmes, plus ça change et plus c'est pareil : à la fin, on se sent mourir tout vif. L'amitié, les grandes émotions historiques, il avait apprécié tout ça à son prix ; mais maintenant il avait besoin d'autre

chose : un besoin si violent que ça aurait été dérisoire d'essayer de s'en expliquer.

– Joyeux Noël !

La porte s'ouvrait : Vincent, Lambert, Sézenac, Chancel, toute l'équipe du journal. Ils apportaient des bouteilles et des disques, leurs joues étaient roses de froid, ils chantaient à tue-tête la rengaine des journées d'août :

*Nous ne les reverrons plus.*

*C'est fini, ils sont foutus.*

Henri leur sourit joyeusement ; il se sentait aussi jeune qu'eux et en même temps il avait l'impression de les avoir tous un peu créés. Il se mit à chanter avec eux ; soudain l'électricité s'éteignit, le punch flambait, les épis de Noël crépitaient, Lambert et Vincent aspergeaient Henri d'étincelles ; Paule allumait sur le sapin les bougies enfantines.

– Joyeux Noël !

Ils arrivaient par couples, par groupes ; ils écoutaient la guitare de Django Reinhardt, ils dansaient, ils buvaient, tous riaient. Henri enlaça Anne et elle dit d'une voix émue : « C'est juste comme la veille du débarquement ; le même endroit, les mêmes gens !

– Oui. Et maintenant, c'est arrivé.

– Pour nous, c'est arrivé », dit-elle.

Il savait ce qu'elle pensait : en cette minute des villages belges brûlaient, la mer déferlait sur les campagnes hollandaises. Pourtant ici c'était un soir de fête : le premier Noël de paix. Il faut bien que ce soit fête, quelquefois, sinon à

quoi serviraient les victoires ? C'était fête ; il reconnaissait cette odeur d'alcool, de tabac et de poudre de riz, l'odeur des longues nuits. Mille jets d'eau couleur d'arc-en-ciel dansaient dans sa mémoire ; avant-guerre, il y avait eu tant de nuits : dans les cafés de Montparnasse où on se saoulait de cafés-crème et de mots, dans les ateliers qui sentaient la peinture à l'huile, dans les petits dancings où il serrait dans ses bras la plus belle des femmes, Paule ; et toujours dans l'aube aux rumeurs métalliques une voix doucement délirante murmurait en lui que le livre qu'il était en train d'écrire serait bon et que rien n'était plus important au monde.

– Vous savez, dit-il, j'ai décidé d'écrire un roman gai.

– Vous ? Anne le regarda d'un air amusé : « Quand commencez-vous ?

– Demain. »

Oui, il avait hâte soudain de redevenir ce qu'il était, ce qu'il avait toujours voulu être : un écrivain. Il reconnaissait aussi cette joie inquiète : je commence un nouveau livre. Il allait parler de toutes ces choses qui étaient en train de renaître : les aubes, les longues nuits, les voyages, la joie.

– Vous avez l'air de bien bonne humeur, ce soir, dit Anne.

– Je le suis. J'ai l'impression de sortir d'un long tunnel. Pas vous ?

Elle hésita : « Je ne sais pas. Il y a tout de même eu de bons moments dans ce tunnel.

– Bien sûr. »

Il sourit à Anne. Elle était jolie, ce soir, et il la trouvait romanesque, dans son tailleur austère. Si elle n'avait pas été une vieille amie et la femme de Dubreuilh, il lui aurait volontiers fait un doigt de cour. Il la fit danser plusieurs fois